

Méta-anthropoéthique et « expérience de pensée »

Robert Tirvaudey

L'itinéraire de pensée poématique se fraye un chemin dans l'entrelacs entre philosophie et poésie qui s'incarnent dans la méta-anthropoéthique. Le préfixe *méta-* prend sa véritable dimension en décryptant ce qui permet l'être de l'homme (*anthropos*) en deçà de ses situations factuelles sur un mode proprement poétique pour tenter de dévoiler une posture éthique (*ethos*). Ce qui se vérifie aussi bien dans les essais philosophiques que dans les romans

Sur la méta-anthropoéthique

1. Une *méta-anthropos-éthos* dit la remontée aux situations fondamentales de l'homme selon sa teneur éthique comme posture de l'homme devant l'homme.

1.1. Elle est un *concordia discors* entre la métaphysique, l'anthropologie, la poésie et l'éthique.

1.1.2. Sa vocation est de replacer l'humain en l'homme selon son centre puisque l'homme est décentré.

1.2. Ce néologisme n'est ni art poétique ni doctrine ni système ni idéologie, mais démarche élaborée pour livrer notre humanité telle qu'elle est.

1.2.1. Elle n'est ni serment ni testament : sans nier l'histoire, elle se veut a-temporelle, renouant avec la pensée poétique. Si la poésie a une histoire, ses œuvres passées et présentes nous parlent et se parlent.

1.3. La méta-anthropoéthique n'a pas d'objets appropriés : la vie, la mort, le temps, la passion, etc. Le *poiein* n'est pas seulement un faire, une production (de poèmes), mais aussi un agir, un *éthos*.

1.3.1. La méta-anthropoéthique a pour seule mesure de veiller au sens de l'homme en sa terre

et non sur le seul langage qu'il soit prosaïque ou poétique. Elle est alors commémoration et profanation de l'humanité dans l'oscillation entre conservation mémorielle et l'urgence de l'innovation.

1.4. Elle ne vise pas la beauté, elle n'est donc pas esthétique. Elle n'est pas pour autant une anti-poésie. Elle n'est pas verrouillée par des contraintes syntaxiques, métriques, de symétries diverses ; elle joue avec toute prosodie y compris avec ce qui fait 'poème'. Le poétique ne peut se réduire à l'identification de sa forme (sonnet, ode, etc.) puisqu'elle est une forme pure.

1.5. Toute expérimentation graphique est une aventure, elle peut donc transgresser les règles les plus élémentaires. Si la langue n'est pas un carcan, si elle structure notre vision, la méta-anthropoéthique peut retravailler la parole pour dévoiler l'impensé de l'être humain. Aussi peut-elle œuvrer à une refonte de la langue donnant à voir les formes possibles qu'une pensée qui repense la perception du réel tel qu'il se livre.

1.5.1. L'expérimentation ne tient pas le méta-anthropoéthicien hors de la communauté, il n'a pas une sensibilité extra-ordinaire, mais commune. Il est une fiction de croire que le poéticien serait mû par la violence des affects ou submergé par une illumination débordante. On ne peut être dupe d'une surpuissance divine, d'un pouvoir possédé par la transe, l'élection, le transport, em-

porté par la fureur passionnelle sombrant dans le délire ou la folie.

2. Il est question de transcender (*méta-*) les conditions factuelles d'existence en vue de la révélation de l'humanité de tout homme par une action universaliste dans la perspective d'une éthique (*éthos*) fondée sur la poétique.

2.1. La méta-anthropoéthique tente d'asseoir l'être de l'homme sur une posture éthique au monde, par-delà toute éthique constituée ou constituante. Elle n'est donc pas une éthique du genre humain, mais une tournure de l'homme vers l'homme, l'épreuve du Nous en chacun de nous. Elle ne requiert aucun précepte moral. Elle est résolument a-morale. Elle n'est pas didactique, informative, édifiante, éveilleuse de conscience. Elle est résolument gratuite et désintéressée.

3. La poésie n'est pas un jeu de langage, mais une action éthique comme seule fin en l'homme et pour l'homme (*antropos*). Elle ne provient pas d'une réflexion métaphysique, elle n'est pas davantage une poésie philosophique à la manière de Vigny ; elle est triple langage : langage dans le langage, sur le langage et par le langage pour révéler l'être de l'homme qui s'y cache.

3.1. Ni engagée ni désengagée ni enchantée ni désenchantée, la méta-anthropoéthique doit avoir prise sur la réalité humaine selon une métamorphose du Nous.

3.1.1. Il est prononcé une tradition post-moderne : la tradition poétique doit être surmontée en direction d'un nouveau Dire.

4. L'objectif poursuivi est de dévoiler les conditions de possibilité de l'être de l'homme sur un mode poétique. C'est à cet endroit que le préfixe *méta-* prend sa véritable dimension en décryptant ce qui possibilise l'être de l'homme. Dans sa teneur première anthropologique en suivant la ligne poétique.

4.1. La méta-anthropoéthique est d'inspiration métaphysique pour autant que la métaphysique transcende l'existence en sa quotidienneté pour remonter ou sonder ce qui la possibilise. Elle entre donc en rupture avec la poésie étroitement liée au rythme de la vie journalière, elle n'a pas la forme d'un exercice de diction, d'improvisation, d'inspiration.

5. La méta-anthropoéthique n'est pas l'expression d'un « message », de la seule sensibilité, de la biographie. Elle n'a rien d'une prophétie, d'une avancée dans l'avenir. Le poète n'est pas un « voyant », un prophète ; il est un *voyeur*. Il a ainsi pour ultime vocation de raccorder l'homme à l'homme.

5.1. Toute poésie est un humanisme. Qu'il soit dit le paysage, les oiseaux ou toute autre thématique, il en va toujours d'ores et déjà de l'homme en son humanité. La dégradation de la poésie en sa nature est une dérivation dès lors qu'elle se détourne de l'humain. Ce n'est pas là une postulation, un principe, mais un fait de lecture. Toute versification pour prendre l'ossature du poème qui fait taire l'humanité obéit à la logique de l'obsolescence. Il est là un coup de force, une violence contre laquelle la poésie se révolte.

5.1.1. Le langage n'a pas de limite : tout ce qui est peut et doit se dire. Il est le mode privilégié de la connaissance de ce qui se lève comme tel. Il n'y a pas un au-delà du langage que le langage ne saurait dire.

5.2. Langage, monde, être et homme disent le Même.

5.2.1. Le langage (retravaillé) est Tout, dit Tout.

5.2.2. La méta-anthropoéthique n'est ni divertissement ni ornementation ni consolation. Elle n'a aucun pouvoir thérapeutique. Car le poème n'est pas le libre épanchement pour qui s'arrogé le droit de prétexter la poésie pour caractériser ses sentiments se perdant dans une rêverie singulière. Ce qui serait appauvrissement et affadissement. Le Je poétique n'est pas le moi empirique, mais le mode d'un moi universel. Ce qui n'implique pas des textes impersonnels ou dénués d'affects, ils sont une réplique affective d'un auteur dans sa rencontre d'un être ou d'une chose du monde.

6. La méta-anthropoéthique est une poésie négative renonçant au sentimentalisme, au lyrisme poétiste, au discours partisan ou édifiant. Elle exhume les conditions de possibilité de ce que poésie signifie, de sa vocation ultime. Toutefois, elle s'interdit la réductibilité du poétique à la seule sphère d'un pseudoressenti intransmissible ou à une émotion enfermée dans un état d'âme.

6.1. Le langage poématique est le seul lieu de l'expérience existentielle par où se montre l'être de l'homme en tant qu'Être.

6.1.1. L'universalité prend le pas sur la subjectivité dans le dispositif poétique. Donc ni Moi ni émoi. Ni autisme ni schizophrénie, mais Ouverture à l'être comme tel en sa vérité.

7. La poésie n'est pas une fabrique à produire des affects ni une machine à chimères, d'où le refus de s'adosser à la poésie dite « autobiographique » au risque du poétisme.

7.1. Le poème est une « expérience de pensée », un « exercice éthique ». Il est le point de concordance entre le Monde, l'existence et l'homme.

7.1.1. Il est l'expérience de l'expression du Nous et l'expression de l'expérience du Nous.

8. Une poésie universaliste n'est pas objective, poursuivant une réalité absolue, elle donne à penser l'homme en son être. Donc ni surréalité ni irréalité ni supra-réalité.

9. La crise du poétique est un état permanent. Le vertige est sa raison d'être. Le débordement est l'horizon du poématique.

10. L'écriture du vers n'est pas en butte avec le travail de la prose. Sens et sonorité, travail formel (mètre, rime, rythme, etc.) et travail intellectuel (signifié, idée, etc.) se répondent. Le comment dire est un dire.

10.1. La fin de la poésie est sa propre fin. Son objectif atteint elle s'éteint.

11. L'*éthos* est non une morale édifiante mais dialogue entre l'extériorité des choses du monde et l'extériorité de l'être de l'homme.

11.1. La poétique est style d'existence du Nous, possibilité d'habitation d'une tenue existentielle au Monde. Le Nous est le poéthicien de lui-même.

12. Esthétique et *éthos* disent le Même.

NB : Si cette axiomatique apparaîtrait sentencieuse, elle demeure en son énonciation vérité provisoire, problématique. La méta-anthropoétique reste un laboratoire expérimental.

Variations purificatrices (sans dénonciation)

À toi,

Les jours s'enferment avec des murmures
À la lueur des champs emplis de mûres
Le col du val sombre bas à l'orée
Là-bas où s'engloutissent les rais

La lumière s'affole à l'entour
Du ruisseau par lequel tout s'écoule
Il est fini le temps près de la Tour
Non, nous ne sommes plus ceux qui roucoulent

Lettre du 14 juin 1940

Eh, toi

Les jours s'enferment avec des murmures
À la lueur des champs emplis de mûres
Le col du val sombre bas à l'orée
Là-bas où s'engloutissent les rais

Minitel, 14 juin 1992

Pour toi,

Les jours s'enferment avec des murmures.—
STOP.
À la lueur des champs emplis de mûres.—STOP.
Le col du val sombre bas à l'orée.—STOP.
Là-bas où s'engloutissent les rais.—STOP.

La lumière s'affole à l'entour.—STOP.
Du ruisseau par lequel tout s'écoule.—STOP.
Il est fini le temps près de la Tour.—STOP.
Non, nous ne sommes plus ceux qui roucoulent.
—STOP.

Télégramme du 14 juin 1912

A toi

Les jour senferme av des murmur
A lalueur des champs ampli demure
Lecol du val sombre bas a loré
Labasousengloutise les rés

Via lchat, chat du 14 juin 2012

SLT,

Lé jour senferme avc dé murmur
A lalueur dé cham ampli demur
L col du val sombr bas à loré
Làba ou sengloutis lé ré
La lumiér safol a lentour
Du rouisso par lekel tt s'écoul
Il é fini l tps pré dla tour
Non ns n som plu ce ki roucoult

SMS 14 juin 2013

Trilinguisme

« Shall I comparez thee to a summer's day ?
Thou art more lovely and more temperate ;
Rough winds do shake the Darling buds of May
Andsummer's lease hath all too short a date. »

Shakespeare, *Sonnets*

Puis-je te comparer à un beau jour d'été ?
Ta nature est bien plus aimable et tempérée ;
Des vents brutaux secouent les chers bourgeons
Et le bail de l'été a trop courte durée. [de mai,

« Wenn dann vorbei des Frühlings Blüthe schwin-
So ist der Sommer da, der um das Jahr sich win-
Und wie der bach das Thal hinuntergleitet,
So ist der Berge Pracht darum ver verbreitet. » [det.

Hölderlin, *Der Sommer*

Et puis, lorsque les fleurs du printemps ont péri,
Alors l'été est là, qui s'enlace à l'année.
Et, comme le ruisseau glissant vers la vallée,
Se répand alentour la splendeur des montagnes.

« Il brille, le sauvage Été,
La poitrine pleine de roses.
Il brûle tout, hommes et choses,
Dans sa placide cruauté. »

Théodore de Banville, *L'Été*

*Le mot « été » dit ce qui fut, ce qui était
Nous ne sommes plus, nous avons été, en été
Et pourtant nous avons toujours-déjà-été
Embrasés et éperdus dans l'ét-ernit-é*

Robert Tirvaudey, *Le Mot : « Été »*

« Shall I comparez thee to a summer's day ?
« Wenn dann vorbei des Frühlings Blüthe schwin-
[det,

« Il brille, le sauvage Été,
L'été est en moi pour toi.

« Puis-je te comparer à un beau jour d'été ?
Alors l'été est là, qui s'enlace à l'année.
Et, comme le ruisseau glissant vers la vallée,
Dans sa placide cruauté. »
Embrasés et éperdus dans l'ét-ernit-é

Transposition du françois en français

Il faut hasarder de transposer quelques moments
des meilleurs sonnets : celui de La Boétie, célè-
brement inconnu. La probité oblige à veiller sur
l'original pour décliner doublement une reprise du
françois en français.

Ô l'ai je dict ? hélas ! l'ai je songé ?

« Ô l'ai je dict ? hélas ! l'ai je songé ?
Ou si, pour vrai, j'ai dict blasphème telle ?
Ça, faulce langue, il faut que l'honneur d'elle,
De moi, par moi, desus moy, soit vangé.
Mon cœur chez toi, ô Madame, est logé :
Là donne lui quelque geine nouvelle,
Fais luy souffrir quelque peine cruelle ;
Fais, fais lui tout, fors lui donner congé.
Or seras tu (je le sçai) trop humaine,
Et ne pourras longuement voir ma peine.
Mais un tel fait, faut il qu'il se pardonne ?
A tout le moings, hault je me desdiray
De mes sonnetz, et me desmentiray :
Pour ces deux faux, cinq cent vrais je t'en donne. »

La Boétie, *Œuvres complètes*, 2 vol.,
Éd. L. Desgraves, Bordeaux, William Blake, 1991.

Ô l'ai-je dit ? Hélas ! Ai-je songé ! ?
Ô l'ai-je dit ? Hélas ! Ai-je songé ! ?
Ou si, pour vrai, j'ai dit blasphème telle ?
Sa fausse langue, il faut que l'honneur d'elle,
De moi, par moi, dessus de moi, soit vengé
Mon cœur chez toi, ô Madame, est logé :
Donne-lui là, quelque gêne nouvelle,
Fais-lui souffrir quelque peine cruelle ;
Fais-lui, fais tout, pour lui donner congé.
Or, seras-tu – je le sais –, trop humaine,
Et ne pourras longuement voir ma peine.
Mais un tel fait, faut-il qu'il se pardonne ?
À tout le moins, je me dédirais
De mes sonnets, et me démentirais :
Pour ces deux faux, cinq cents vrais je t'en donne.

Ai-je dit vraiment ce que j'ai songé ?
En moi un blasphème fût-elle pour elle
La langue fourche pour l'honneur d'elle,
Il faut en moi, contre moi, me venger
Un cœur en elle pour elle s'est enfoncé :
Vole cette inquiétude nouvelle,
Torture cette dure ritournelle ;
Sans te laisser une trace te ronger
Mais tu pardonneras toute haine
Sans boire ma blessure humaine

Et nul homme ne mérite un tel pardon !
 Et si vrai, il faudra se dédire
 En ce sonnet, il faudra tout dire :
 L'homme n'est pour toi que l'unique Don.

NB : Ne laissons pas accroire qu'il y ait simple transport par substitution de mot à mot : « Malheur aux faiseurs de traductions littérales, qui, traduisant chaque parole, énervent le sens ! C'est bien là qu'on peut dire que la lettre tue, et que l'esprit vivifie. » (Voltaire, *Lettres philosophiques*, XVIII).

Les fruits secs

(Sujet de classes préparatoires – Lettres)

Les fruits secs ? Les fruits sont-ils secs ? N'est-il pas contradictoire de parler de « fruits secs » ? Le ou les fruits secs ne sont-ils pas d'emblée à comprendre sur le mode de la confiture ? Peut-être, mais que dire de la noix ? Mais la noix est-elle fruit ? Que pense-t-on en signifiant la banane sèche ? Le fruit parce que sec ne finit-il pas par cesser d'être fruité ? D'être fruit ? Le pluriel – les fruits – pose question : si le fruit n'existe pas – il n'existe que des fruits : bananes, cerises, etc. – que saisir sous l'incise : « les fruits secs » ? En effet, en régime de quotidienneté, le concept de « fruit » est une entité abstraite qui masque la pluralité des fruits. L'idée même de « fruit » masque le fruit qui se décline selon la multiplicité. Le mot « fruit » désigne-t-il non le fruit comme fruit, mais les disparités qui composent tel ou tel fruit ? Entendons par là : le raisin n'est pas, n'existent que des raisins, c'est-à-dire des parties de la grappe de « raisin(s) ». Retenons pour l'heure la question : si le fruit n'est pas, comment comprendre qu'il existe assurément des fruits ? On jette des fruits, on mange des fruits, on achète et vend des fruits. Les fruits sont des êtres sensibles, perceptibles. Il faut en être convaincu : ils se sentent, se goûtent, se voient, s'entendent, se touchent. Sommes-nous pris en flagrant délit d'ériger en substance spirituelle que des fruits selon une logique abusive et généralisante ? Pour lever cette ambiguïté, nous dirons avec Bergson : le fruit est une création de l'esprit, dans la réalité il n'y a que des fruits. Mais que sont les fruits ? Qu'est-ce qui fait que les fruits sont fruits ? Mais comment reconnaît-on des fruits indépendamment du fruit en sa nature ? Par exemple, comment opérer un point de clivage entre pomme et poire ? Il est assuré qu'une pomme n'est pas une poire. Mais si

on reconnaît la différence – guidé par l'intuition, plus exactement par l'agir. On lance une pomme ! On croque une poire (pour la soif) ! Mais pomme ? Pomme d'amour ? Tomber dans les pommes ? Ne sont-ce là que des métaphores ? À titre d'une description phénoménologique, prenons la pomme comme objet d'étude. Pourquoi la pomme ? Théologiquement, historiquement, la pomme est le fruit par excellence. N'est-il pas le fruit défendu ? Rappelons de prime abord le glissement conceptuel : on a traduit à tort *pomum* par « pomme » au lieu de « fruit ». Il est secondairement opportun de garder en mémoire le passage biblique :

« J'ai dit : Je vais monter au palmier,
 j'en saisirai les fruits !

*Que tes seins soient comme des grappes de raisin,
 la senteur de ton souffle comme celle des pommes*
 (חַיִּים וְיַיִן כְּעֵץ הַרְמֹן) (Ct 7.9) »

Que dit authentiquement *pomum* ? Le latin dit *malum* pour le fruit ? Sommes-nous ici en présence d'une parabole, d'une allégorie, d'une simple image ? Et pourquoi cette interdiction première, fondamentale ? Pourquoi la pomme et non pas l'olive, la grenade, la figue ? Et pourquoi l'arbre de la connaissance est-il un pommier ? Quel est l'arbre de la Vie ?

Sucre

« Dans notre vie, rien n'a jamais été droit,
 Droit comme pour nous.
 Dans notre vie, rien ne s'est consommé à fond.
 À fond comme pour nous.
 Le triomphe, le parachèvement,
 Non, non, ça n'est pas pour nous. »

Henri Michaux, « Nous autres », in *La nuit remue*

Sucre, morceau du Monde, étranger à la nature, carré blanc sur fond de couleurs, tu n'as que le temps de la fonte, qui rythme l'eau et l'alcool, épuré de toute religiosité, dépourvu de toute anti-quité.

Sucre, qui se dissout, qui ne garde que la saveur du matin, Toi, le sel de tous les jours qui s'écroulent sous l'amas de l'espace.

Sucre, à la mesure de notre démesure, semblable à l'iceberg, le Mont du Blanc qui chavire entre les morsures.

Tu n'existes que par et pour nous.

Cratyle

Le mot est-il l'essence de la chose ?
L'audace est-elle vraiment dans le mot « ose » ?
Le mot « rose » dit-il l'être de la rose ?
Est-ce bien là poésie ou bien simple prose ?

Il est vrai le mot « dur » est dur à l'oreille
Pour chaque consonne ne peut-on pas dire pareil ?

B dira l'ambre, D dira le patchouli

Il est par trop vrai : le mot « coule » s'écoule
Ce qui pour d'aucuns peut paraître cool
Le serpent siffle et rampe en serpentant
Mais le mot « repas » ne dit pas la repentance

Mais que dire : « De la douceur de la douceur » ?
Enfin, la « douceur » ne dit-elle pas la douleur ?
Éluard n'est pas si loin de percer la lueur
Avec son vers en douceur il dit le leurre

Oreste ne clame-t-il pas chez Racine :
« Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos
têtes ? »
Le mot ne dit-il pas la chose en son faite
Ne sommes-nous pas remontés à la racine ?

Du mot à la chose, de la chose au mot ?
« A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu », des
mots !
La trop forte correspondance de Rimbaud
« Mort bleue » signifie-t-il que la mort soit bien
bleue ?

On dira pour le mot — une simple convention
Le mot « court » est plus long que le mot « long »
Quelle est alors la vraie mesure du « melon » ?
Il est court de dire : le mot est invention.

« Je n'ai jamais su dire la couleur des yeux » (Breton)
N'est-ce pas dire que les yeux n'ont pas de couleur ?

Poème chiffré 1

1. Tandis que nous pensions ici le sort d'autres
2. Le nôtre s'agrandit. Maison lugubre..
3. Se livre en ma demeure la voie de l'autre
4. Et l'oreille se raidit jusqu'au sacrifice
5. Ne contant qu'une histoire insalubre
6. L'être s'immole, fuite des orifices
7. Une requête inquiète qui se refuse
8. Transporté chez son pareil telle une fugue
9. Mais aucun pour chacun n'est un refuge
10. Celui qui accuse forge son excuse

Poème chiffré 2

- 2.
- 4.
- 3.
- 5.
- 7.
- 9.
- 6.
- 10.
- 9.
- 1.

Poème chiffré 3

.....

Poème chiffré 4

.....



Né à Paris en 1959, Robert Tirvaudey engage des études de Philosophie, de Lettres modernes (Master I) et d'Histoire (Master II). Il soutient sa thèse de doctorat sur Heidegger à la Sorbonne-Paris IV.

Très tôt, il publie des poèmes dans la revue poétique *Janus*, dans la revue internationale *Art et Poésie* patronnée par Léopold Sédar Senghor (1979).

De retour en France, après des études en Allemagne (1980-83), il enseigne la philosophie dans l'académie de Créteil. Avec Hölderlin, Trakl et Heidegger, Valéry, Mallarmé et Derrida, et

d'une manière plus globale dans le tracé de la phénoménologie existentielle et du romantisme allemand, il esquisse une « méta-anthropoéthique » comprise comme une réflexion poétique sur la tenue éthique de l'homme en son être sur fond de la métaphysique. Il a rédigé des articles sur Nietzsche, Derrida, Foucault, Wittgenstein, Sartre, Michel Henry dans la *Revue philosophique* de l'APPEP, d'autres sur Kierkegaard et Heidegger parus dans *La Revue philosophique de la France et de l'étranger* ; et par ailleurs, sur Sartre et Paul Ricœur dans les *Études sartriennes*.

Bibliographie sommaire / essais philosophiques : *La Généalogie de l'angoisse chez Sartre*, Édilivre, 2014 ; *Le Concept de l'angoisse dans la pensée de M. Heidegger*, Septentrion, 1999, T. I et T. II. ; poésie : *La dernière tentation de l'homme*, Édilivre, 2014 ; *Outre-Occident*, idem, 2010 ; théâtre : *Le Monde de la fin*, 2013...